

Le monsieur qui sait aller à bicyclette

Autor(en): **V.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est par leur valeur intrinsèque
(Ces aveux sont presque affligeants)
Et non par la vertu d'un chèque,
Que nous jugeons choses et gens.

Aussi, nos champs sont peu fertiles,
Nos bénéfices incertains;
Nous n'avons ni fonds des reptiles
Ni petits profits clandestins

Nul gouvernement ne se flatte
— Qu'il soit rouge, noir, vert ou bleu —
De pouvoir nous graisser la patte;
On n'est pas à vendre, morbleu!

L'indépendance nous est chère,
Préjugé touchant, mais naïf!
Aussi faisons-nous maigre chère
Dans ce métier peu lucratif.

Nous n'avons ni pignon sur rue,
Ni fier palais où tout reluit,
Ni fortune soudain accrue
Comme un champignon d'une nuit.

Nous nous contentons en famille
Du pain que gagne un dur labeur;
A notre fils, à notre fille
Nous ne laissons... que notre honneur.

Lorsque nous mourrons à la peine
— Car on s'use vite au métier —
Pendant au moins une semaine
On pense au pauvre gazetier;

Et chacun, indulgent, s'écrie :
« C'était un brave homme entêté;
» Il a bien aimé sa patrie
» Et bien servi la vérité. »

Neuchâtel, 1896.

Philippe GODET.

La plume.

Oh! la plume! Ce rien, tombé d'un corps d'oiseau,
Léger comme un flocon, frêle comme un roseau,
Qui frappe les géants et se hausse à leur taille,
Soulève des rochers et gagne des batailles.
Ce rien! humble David qui tuera s'il le faut
Le Goliath de la guerre et le vil échafaud!
Car la Pensée est reine et la Plume est son page.
Ce rien harmonieux qui chante sur la page
Peut imposer silence aux hordes des méchants,
Et des temples sacrés chassera les marchands;
Il dompte en gazouillant les louves échappées
Et défend, blesse et tue, oh! mieux que des épées.
Pour que l'œuvre soit noble et le style très pur,
Trempons d'un geste fou nos plumes dans l'azur...
La plume guérira la blessure qui saigne
Et de la Pitié sainte avancera le règne.

Isabelle KAISER.

MON FUSIL

III

Allez en paix! Vivez en paix!

Le lendemain de cette mémorable journée, à 3 heures du matin, le bataillon était sur pied. Nuit profondément obscure, pluie diluvienne. Le long de l'unique rue du village, des ombres allaient et venaient, affairées, dans un tumulte de commandements, de cris, de jurons, de cliquetis de sabres. Au bord du chemin, sous l'averse cinglante, des sections s'alignaient péniblement. Des voix enrôlées, moroses, répondaient à l'appel. Et, à chaque instant, des hommes s'échappaient, couraient à l'auberge voisine, dont les lumières déchiraient l'obscurité de grandes clartés jaunâtres. Redoutant l'invasion, l'aubergiste s'était barricadé au moyen d'une table qui barrait l'entrée de sa cuisine. Contre ce comptoir improvisé, au milieu des rires et des bousculades, on s'écrasait pour faire remplir les gourdes avant le départ imminent. Un capitaine, attiré par le bruit, pénétra dans la salle. A la vue de l'indescriptible désordre, il s'emporta :

— Voulez-vous f... le camp! Voulez-vous f... le camp!

Sa voix se perdit dans le vacarme.

Soudain de l'artillerie passa, au grand trot, dans un fracas de tonnerre. Les « tringlots », engourdis par le froid, affaiblis sur leurs che-

vaux; les canonniers, debout sur le marchepied des pièces ou assis sur les caissons, ne daignaient même pas détourner la tête, les yeux obstinément fixés vers l'immensité noire où la pesante colonne s'enfonçait. Du côté de la troupe, les interpellations, les questions se croisaient :

— Quelle batterie? D'où venez-vous? Où allez-vous?

Hélas! le savaient-ils, où ils allaient, les pauvres bougres? Sait-on jamais où l'on va dans ces répétitions générales du drame redoutable? Qu'importe d'ailleurs au troupeau qu'on mène à la guerre? La certitude de la tuerie prochaine n'est-elle donc pas suffisante?

Et tandis que mon bataillon, enfin formé, se mettait en route, je songeais qu'un jour viendrait sans doute où il faudrait partir pour de bon. Ce serait peut-être par une matinée semblable à celle-ci, d'une accablante tristesse. Le prologue de la sombre tragédie se dessinait, net et précis, dans mon cerveau surexcité. C'était d'abord le minuscule conflit que personne ne prenait au sérieux, dont on riait dans les cafés, avec des bravades. Jour après jour, cependant, sous une irrésistible poussée, la querelle s'envenimait. Les journaux, qui auraient eu une noble tâche à remplir en s'efforçant de calmer les esprits, s'emparaient du différend, le disséquaient, en aggravaient l'importance, se lançaient du fond des cabinets de rédaction de ridicules et dangereux défis par dessus la frontière. Et soudain, au moment où l'on s'y attendait le moins, la lugubre nouvelle traversait le pays : la Guerre!

A la consternation du début, succédait sans transition la fièvre de la mise sur pied : le travail arrêté net partout; l'assaut des guichets de banque; le bouleversement des services publics; les angoisses des femmes éplorées, dévorées d'inquiétudes, incapables de se rendre un compte exact de ce qui passait, mais devinant la catastrophe prochaine; les sinistres roulements du tambour; les rues regorgeant soudain d'uniformes, de sabres et de fusils; le foyer construit avec peine quitté subitement; l'affreux déchirement des adieux; le brusque abandon de tout ce qu'on a aimé; de tout ce qui vous a soutenu dans la vie; l'ultime et atroce baiser sur les lèvres de l'épouse, la dernière recommandation aux petiot :

— Vous serez bien sages, mes chéris. Vous aimerez bien votre maman, toujours, toujours... Et vous penserez aussi quelquefois à votre papa, n'est-ce pas?

C'était ensuite l'arrachement brutal, la fuite éprouvée dans l'escalier, la larme brûlante qu'on essuie furtivement, du revers de la main, avant de sortir...

C'était enfin l'arrivée au bataillon, la distribution des cartouches, la lecture des articles de guerre, le serment solennel au drapeau, la marche à l'ennemi dans l'attente angoissante du premier coup de feu, l'œuvre de carnage d'où l'on ne revient pas ou d'où l'on sort les mains rouges.

Mon fusil me parut singulièrement lourd ce matin-là. Je sentais que quelque chose s'était définitivement brisé entre nous et que jamais, jamais plus, nous ne retrouverions notre amitié d'autrefois. Non, je ne voulais plus être complice de l'effroyable crime. Des envies me prenaient d'accoster mon caporal, de lui jeter mon fusil à la face, de lui crier de façon à ce que tous l'entendissent :

— Tenez, reprenez-le! Je n'en veux plus. L'apprentissage auquel vous voulez me soumettre me répugne. C'est une infamie que d'enseigner à des hommes à tuer d'autres hommes. Au-dessus de la patrie, il y a l'humanité et plus haut encore il y a Dieu, ce Dieu que vous invoquez au début de vos batailles et qui a dit en termes formels dont aucune exégèse n'est parvenue à dénaturer le sens :

— Tu ne tueras point!

J'allais prononcer les paroles irrémédiables. Justement, Barillot, le caporal, marchait à ma gauche, tête baissée, grommelant contre le mauvais état des routes. L'occasion était propice. Mais, au moment de parler, une lâcheté m'empêcha d'ouvrir la bouche. Et puis, à quoi bon? Jamais Barillot ne comprendrait mes tortures. Aux premiers mots, son honnête figure s'éclairerait d'un gros rire et, inévitablement, il se taperait sur les cuisses, sa façon à lui de se tirer d'affaire...

La crainte du ridicule me contraignit au silence.

Rentré chez moi, les grandes manœuvres terminées, mon premier soin, par une vieille habitude, fut de nettoyer mon fusil. Je n'apportai aucun zèle à cette besogne qui, autrefois, m'intéressait si vivement. En hâte, je démontai la culasse, passai un chiffon gras dans le canon. L'opération terminée, je suspendis l'arme à sa place accoutumée, au-dessus de mon lit.

Je ne me souviens plus très exactement de quelle façon la querelle décisive éclata. Il était là, accroché à son clou, tout heureux semblait-il d'être rentré au logis, d'y savourer un peu de repos après les fatigues de la rude campagne. Je crois que la vue de son bonheur paisible m'exaspéra. Tout à coup, un flot de paroles amères monta à mes lèvres. La coupe, trop emplie, débordait enfin. Je reprochai à mon compagnon de m'avoir indignement trompé, d'avoir escroqué mon affection. Mais j'y voyais clair, maintenant, et ce que je voyais n'était certes pas beau! Je déversai sur lui des flots d'injures, l'accablai des accusations les plus viles. J'allai jusqu'à le traiter de bourreau et d'assassin. Et comme il demeurait impassible, je le saisis, l'emportai, le jetai avec rage dans un coin.

(A suivre.)

LA MOUA AI RATS

(Patois du district de Grandson.)

C'EST portant 'na rude vermèna què lè rats. Sin voliai rin commandà à bon Dieu, commin font clieux qu'ont po mèti dè prèi, mè simbliè què l'èrai bin fè dè lè reublià dins sa crèachon. Mais dū què nè lè z'in, lè no faut gardà, commin lè pouènèzè, lè pudzè, lo filoxèra et tant d'autrè. L'hottò à gros Françuè in ètai pillin, què l'avant biò avai trais tsais, bouètà dai trapè, dai timpèlliè on pou pertot tō poyant; l'in preniant bin cauquon, mais lo plie gros rechtafont et devouravont tot, canqu'à la frutè à la càva; fasant dai perte à boèffet d'la toma què c'ètai 'na misère. Tant et se bin qu'on dzoi 'na fèna què vindai d'la moua ai rats vint offri sa marchandi à la Caton à gros Françuè. Mais, commin lè nè fasai rin sin lo consintèmin de sè n'omo, lè lo criè et liai dit tot lo drai cin qu'in n'irè. Sur quet, lo gros liai repond sin quinquèrnà.

— Pas tant dè ci commerço; sè clieux charognè dè bitè nè peuyont pas mèdzi commin no, eh bin què crevant. Nè vu pà oncouèra fèrè dai frès po leu!

S. G.

LE MONSIEUR QUI SAIT

ALLER A BICYCLETTE

C'EST à ces êtres supérieurs, merveilleusement doués par la nature : à ceux qui savent aller à bicyclette que je dédie ceci :

La tête haute, l'air souriant, empli d'une immense satisfaction de soi-même, il passe, majestueux, le monsieur qui sait aller à bicyclette...

Juché sur sa « bécane », les mains sur les hanches ou dans ses poches (quand bien même il fait chaud) il considère d'un œil condescendant

les gens qui n'ont pas reçu de la Providence le don exceptionnel de savoir aller à bicyclette.

Il passe, toujours droit, toujours beau, épongeant d'un geste large et continu son front baigné d'une sueur imaginaire. Admirable! merveilleux!! sublime!!! le monsieur qui sait aller à bicyclette.

Reniant ses erreurs passées, qui le faisaient monter sa machine comme un vulgaire pédard, il se rengorge, quêtant de gauche et de droite les regards approbateurs de la foule — oh! combien stupide! — qui ne songe pas à s'arrêter pour admirer le monsieur qui sait aller à bicyclette.

Voyez-le, maintenant! Pris soudain d'un corryza inquiétant, il se mouche longuement tenant à deux mains son mouchoir cependant qu'il se joue des obstacles qu'il évite avec grâce et adresse. Puis, le buste cambré, il frise soigneusement ses moustaches, le monsieur qui sait aller à bicyclette.

Alors, toujours beau, toujours souriant, les mains à l'entourure du gilet, il continue son chemin pour se faire admirer plus loin et toujours, le monsieur qui sait aller à bicyclette...

V. R.

LUNE OU SOLEIL

Je me trouvais, écrit un correspondant d'un journal bernois, dans un coupé d'un train express avec un compagnon de voyage qui m'adresse la parole en bon anglais, puis en français et, enfin, en bon allemand : nous finîmes par constater que nous étions tous les deux Bernois et la conversation se poursuivait en patois.

Mon compagnon de voyage me raconta à ce propos l'histoire suivante :

Etant fixé à Chicago, je reçus un jour la visite de deux compatriotes. Le soir, nous fîmes, tous trois, la tournée des nombreuses brasseries allemandes de la grande ville. A deux heures du matin, je conduisis mes deux amis à l'hôtel. Derrière une rangée de maisons la lune venait de surgir.

Fritz dit alors à Hensel :

— Voilà le soleil qui se lève; si j'étais chez nous, je devrais aller traire.

Hensel répondit :

— Tu n'es qu'un animal, ne vois-tu pas que c'est la lune?

Tous deux se disputèrent sur ce point : est-ce la lune, est-ce le soleil?

J'avais un passant attardé, et je voulus le faire juge du différend.

Je lui demandai, en anglais, puisque nous étions à Chicago :

— Monsieur, mettez donc mes amis d'accord. Est-ce la lune? Est-ce le soleil?

L'autre répondit en patois bernois :

— Vraiment, je ne pourrais pas vous le dire; je ne suis pas du pays...

... Tous les quatre, nous étions donc un peu gris. Nous avons alors décidé, que ce devait être la lune et qu'on attendrait, en procédant à une seconde tournée, le lever du soleil.

Piété filiale. — M. le professeur X... est un grand amateur de calembours. Cet hiver, il s'en va rendre visite à son fils, pasteur dans une localité vaudoise. A la cure, on lui donne la grande chambre au nord, bien meublée, mais un peu froide.

Quelques jours après, des amis demandaient à l'honorable professeur des nouvelles de son fils :

— Oh! il va très bien; il suit scrupuleusement les commandements : « Honore (au nord) ton père et ta mère »... C'est même pour cela que je suis enrhumé!

D.

CHANSON « NOUVELLE »

(Copiée en 1774 dans un almanach (agenda).

Voici encore une Chanson « nouvelle » — elle l'était en 1774 — dans le style de celle que nous avons publiée dernièrement. Mais son esprit est tout différent. C'est un soldat mécontent de son sort, qui, cette fois, chante ses malheurs.

Dans un cachot où le jour brille à peine,
Sur un grabat gémissait un guerrier;
Au loin j'entends et le bruit de ses chaînes
Et les accents du soldat prisonnier.

L'écho redit : Trop ingrate patrie
Mon sang jadis arrosa tes lauriers.
Quand, dans les fers, tu me laisses, m'oublies,
Que reste-t-il au soldat prisonnier?

Au loin j'entends la tendre Philomèle,
Et sur mon toit des pinsons gazouiller,
Quand dans ces lieux la fortune est cruelle,
Que deviendra le soldat prisonnier?

La faim, l'ennui, le chagrin, la misère,
Dans ces prisons ont leur triste foyer,
Toi, mon amie, et vous, ma tendre mère,
N'oubliez pas le soldat prisonnier.

Toi qui du haut de la voûte azurée
Vois mes malheurs et ceux du monde entier,
Arbitre et maître de ma destinée,
Ah! souviens-toi du soldat prisonnier.

DOU BON PÈTRE

Le bin damadzo que n'aussé pas pu më
reincontra avoué vo quand vo zité zu pè
Corçallé sti l'auton passà, yarai bin pu vo
conta quoqu'è dzanliè et quoqu'è vretà assebin,
mâ ne fâ rein, crayo que l'est onco prâo vilto po
vo conta clia ziquiè.

Lâi a dè dzeins que pouavont bafra tot lo dzo
et que porriont bin réduire donna senanna la
mâiti de tot cein qu'on pao trova su la Riponna
lo degando; na pas de la ferblantéri, mâ oi bin
de la viquaille.

Dou gaillâ, don, s'ètiènt bailli lo mot po allâ
âi prommè tandi la nê. Quand ion de sé gaillâ
à zu prâo grulâ ye dècheint po medzi dèzo; pu
quand lein'a prâo zu dein sa panse, ye crié à
l'autre se ne volliavé pas modâ.

L'autrô lâi-répond, yein su adi à la mîma,
yein nê pas onco medzi iena.

— Questè! fou, lâi fâ s'n'ami.

Ma l'ètai bin veré, et pouffavé dè rirè.

— Et saidè-vo cein que rondzivè?

L'ètai tot bounamein onna grossâ cudra.

T. Y.

SAC AU DOS, CANNE EN MAIN

Dans l'inconnu

Le moment n'est plus de rester chez soi. C'est bon durant l'hiver, et encore. Du mouvement, de l'air, de l'espace! Voici ce qu'il nous faut en cette saison. Mesurant ses prétentions à ses poumons, à ses jarrets, à ses forces, en un mot, et aussi à ses ressources, que chacun mette sac au dos, prenne canne en main et la clef des champs.

Le monde est grand, il est beau! L'effort d'une journée de marche y trouve toujours de larges compensations. D'ailleurs, pas même besoin de passer la frontière. La Suisse offre une lice superbe aux ardeurs du pédestre voyageur; et combien peu connue encore du plus grand nombre.

Et notre seul canton, même, qui donc se peut vanter de le connaître à fond? Qui? Qui donc en sait tous les recoins? Il en est d'enchantés, parmi ceux, justement, qui sont les plus ignorés, que Bædeker, que Jolann, que les guides de toute nature n'ont point encore déflorés. Ils sont légion, ces sites méconnus. Il n'y a qu'à choisir. Allez seulement; votre patience se lassera bien avant que vous soyez au fond du sac.

Tenez, prenons au hasard. Qui de vous connaît le vallon de la Combette?

C'est un correspondant du *Journal d'Yverdon* qui nous le révèle. Et voici comment :

« Il n'existe pas, dans cette partie du Jura, de contrée plus jolie que le vallon de la Combette, situé à proximité immédiate du village de Baulmes.

» Le voyageur, qui a remonté le cours de la Baumine jusqu'au haut de la ferme de Praz-Mincin, quitte bientôt les sombres forêts de sapins pour entrer dans un pittoresque vallon aux pentes douces, toutes couvertes d'une herbe parfumée. C'est plus qu'un petit vallon, c'est une vallée en miniature. Rien n'y manque : chalets, ruisseaux, pâturages et forêts, tout semble plus petit qu'ailleurs. Au fond, coule la Baumine, bordée de populages et de reines des prés. L'aune vert incline ses branches sur l'eau paresseuse qui s'amuse à dessiner des méandres avant de dégringoler en bas des roches. Plus loin, elle rencontrera les sauts et les barages construits par les hommes.

» Ici, rien ne modère son action belliqueuse. Elle va au gré de sa fantaisie. Sur ses bords, de belles vaches mêlent au bruit de l'eau le son de leurs clochettes argentines.

» Plus haut, le chalet au large toit de zinc brille sous le grand soleil tandis que de sa cheminée accroupie s'échappe une petite fumée bleue qui monte dans la lumière. Au chalet finit le joli chemin bordé, au printemps, de petites gentianes. Il fait place à un vague sentier qui conduit au col d'où l'on atteint facilement le Suchet.

» Vu depuis le col, ce pâturage ressemble à une immense clairière. Les forêts l'entourent de toutes parts, sauf dans sa partie supérieure où deux ou trois vieux sapins — de ces gogants solitaires qu'on ne trouve qu'au Jura — semblent postés là-haut exprès pour monter une garde vigilante et repousser quelque chimérique envahisseur.

Eh bien, êtes-vous convaincu? Allons, en route, et bon voyage. C'est le moment propice.

L'origine d'une langue. — Quand les ouvriers de la tour de Babel se disputèrent et délaissèrent l'ouvrage pour se disputer dans toutes les langues, l'un d'eux ouvrit la bouche et reçut un paquet de mortier qui rendit son élocution difficile.

— C'est celui-là, disent les Français qui s'est mis à parler l'allemand.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAY

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.